

de l'escarpement est nommée *Nakk oum-Rakhé* (ou, selon la carte de M. Robinson, *Nakk el-Mouréikhé*). C'est une montée de deux heures; le sommet de la passe est à 1415 mètr. au-dessus du niveau de la mer. La pente, beaucoup moins longue et moins rapide que la montée du S., conduit au plateau. La première impression, quand on embrasse du regard les plaines immenses où l'on va s'engager, est celle d'une mer de sable semée de rochers isolés pareils à des îles, et où l'horizon est limité à droite (c'est-à-dire à l'E.) par une chaîne crayeuse d'aspect blanchâtre et d'une assez grande élévation, qui se dirige vers le N. et qu'on nomme le mont *Edjmèh*. Cependant le sol n'est pas précisément sablonneux, et encore moins de sable mobile, comme on se le figure communément; c'est plutôt un terrain graveleux ou pierrenx, dur et résonnant sous le pied des chameaux. C'est le même fond que celui qui constitue le désert de l'isthme de Suez. A 3 heures et demie seulement du sommet de la passe, le voyageur trouva, à une altitude de 919 mètr., la tête du *wadi el-Arich*, le grand réceptacle de toutes les eaux hivernales du désert; de ce point où il commence jusqu'à son débouché près du château d'*el-Arich*, dont il prend le nom, le lit du wadi peut avoir un développement de 60 à 70 lieues. En hiver, c'est une véritable rivière, qui justifie bien la dénomination de *Nahal-Mitzraïm*, ou torrent d'Egypte, que lui applique l'Écriture. M. Russegger suivit pendant 18 heures le lit desséché du wadi el-Arich, en se portant constamment au N. ou au N.-N.-O. Une observation barométrique faite à 5 h. de la tête du wadi (à la source de Redjim), lui accusa une altitude de 809 mètr.; à 10 heures de là, toujours dans le wadi el-Arich, il trouva pour altitude 651 mètr. En quittant le lit du wadi, il inclina un peu sur la droite pour gravir

la pente du djébel-Edjmèh, qui est moins une chaîne proprement dite que l'escarpement, le ressaut d'un des mouvements de terrain, pareils à de larges paliers, qui accidentent la surface du plateau. De l'autre côté de la montée du djébel-Edjmèh, le voyageur trouva pour altitude 612 mètr. A 11 h. de là, toujours dans la direction N. en inclinant légèrement à l'E., il coupa la route des pèlerins de la Mekke à une station bien connue, appelée

**Khân-Nakhl** ou **Kâl'at en-Nakhl** (le khân ou le château des Palmiers). C'est une enceinte en pierre, de forme carrée, dans l'intérieur de laquelle se trouvent une petite mosquée, deux sources, quelques palmiers et des abris pour les pèlerins. Un petit village contigu renferme quelques soldats avec leurs familles, formant la garnison de ce poste. L'altitude de ce point est de 454 mètr.

De cette station, la direction de la ligne de route reste assez régulièrement N.-N.-E. La route coupe ensuite (14 h.) *wadi-Khéreïr*, l'embranchement le plus considérable du wadi el-Arich; M. Robinson, qui, plus à l'E., a aussi coupé la même vallée (V. p. 877, écrit Koureïyèh. La route du voyageur croise de nombreux wadis, franchit à plusieurs reprises des hauteurs plus ou moins abruptes, et laissant un peu à droite (ou à l'E.) le site ruiné d'Abdèh ou *Eboda*, (V. p. 876), atteint (20 h. et demie du wadi Khéreïr) le **wadi-Erhèba**, que M. Robinson écrit, sans doute plus correctement, *er-Rouhaïbèh*. Ici la ligne de route de M. Russegger rejoint celle de M. Robinson, et reste la même jusqu'à Hébron (21 h.). (V. R. 155.)

**ROUTE 157.**  
**DE GAZA AU CAIRE**  
PAR PÉLUSE ET SUEZ.  
(81 h. 9 jours.)

Cette route est aujourd'hui presque abandonnée depuis que la navigation à vapeur et le chemin de fer permettent

de se rendre de Jaffa au Caire en 41 h. Nous l'indiquerons cependant brièvement parce que quelques voyageurs pourraient désirer voir, en venant de la Palestine, el-Arich, Péluse et le tracé projeté du canal de Suez. On ne peut la parcourir qu'à dos de chameau.

A partir de Gaza, on suit la côte dans la direction du S.-O., on croise (1 h. 30) le wadi-Cheri'ah, pour atteindre (1 h. 30) *Deïr el-Belah* (le couvent des dattes) village entouré de jardins et bien fourni d'eau, qui paraît répondre à la forteresse **Daron** des croisés, peut être aussi au **Darom** d'Eusèbe. Plus loin (3 h.) est *Khân-Younas*, également entouré de jardins, et qui répond peut-être au **Ténisas** d'Hérodote. *Reïfah* (1 h.) l'antique **Raplira**, mentionnée dans les guerres des Ptolémées et des Séleucides, ainsi que dans la marche de Titus sur Jérusalem (Josèphe, G. d. J.) ne présente plus que quelques ruines perdues dans les sables près de la mer. Au delà on s'engage dans le désert, et l'on marche le long d'une chaîne de dunes qui cache la mer, jusqu'à (9 h.) **El-Arich**, l'antique **Rhinocolura**, où débouche le grand wadi el-Arich, aboutissant de toutes les eaux du désert de Tih (V. p. 857). Il répond probablement au *torrens Egypti* des anciens géographes. **Rhinocolura** était sous les Pharaons un lieu d'exil pour les criminels. Selon Diodore de Sicile, on leur coupait le nez, et de ce supplice est venu le nom de la ville. — El-Arich est bâti sur une éminence, à 800 mètr. environ de la mer; elle est entourée d'une vieille fortification massive, et l'on y voit quelques débris de colonnes de marbre.

La route des caravanes laisse ensuite sur le rivage, à environ 10 h. à l'O. d'el-Arich, *Straki*, qui paraît être l'**Ostracina** de Pline, et atteint (12 h.) *Katyèh* qui est peut-être l'antique **Pentascœnon**. De *Katyèh*, on peut, en se dirigeant au N.-O., atteindre (6 ou 7 h.) *Faramah* et *Timèh*, qui marquent l'ancien emplacement de Péluse. (V. R. 163.)

**Section II. — La presqu'île sinaïtique.**

**I. Aperçu géographique.**

Entre les deux golfes étroits que la mer Rouge, en se bifurquant, forme à son extrémité septentrionale, s'étend une grande péninsule appelée la presqu'île de Sinaï, du nom de la montagne consacrée par les souvenirs de la mission de Moïse. Cette presqu'île, dans sa forme triangulaire, a une étendue considérable. En voici les grandes dimensions. Depuis sa pointe australe (le Râs-Mohammed) par 27° 43' 24", jusqu'à la partie centrale du djébel et-Tih, qui couvre la péninsule au N. et la sépare du désert, on ne mesure en droite ligne qu'un degré et demi ou moins de 40 lieues; mais les côtés, baignés par les deux golfes, présentent un plus long développement. La longueur du golfe d'Akabah, à le prendre du Râs-Mohammed, est de 2 degrés ou 50 lieues; celle du golfe de Suez est de 3 degrés. Enfin, la distance de la tête des deux golfes, mesurée sur la route des Pèlerins de Suez à Kala'at el-Akah, est de 60 lieues environ. Ainsi que l'a justement remarqué un savant explorateur des terres bibliques, M. A. P. Stanley (*Sinaï and Palestine in connection with their history*. Lond. 1856, in-8°), les deux golfes qui enveloppent la presqu'île sinaïtique, en devenant alternativement la route du commerce, de l'Inde, et, par le commerce, le lien des diverses contrées de l'Asie, ont donné à cette région aride de la haute Arabie, non moins que les traditions sacrées du peuple hébreu, une place éminente dans l'histoire du monde. Et combien plus grand encore sera le rôle que prépare au golfe de Suez et à la mer Rouge le canal de communication des deux mers!

Un massif montagneux, qui sur-

git du centre même de la Péninsule, et qui en couvre toute l'étendue, sauf une étroite bande littorale sur le golfe de Suez, et une zone également étroite au N. vers la ceinture du djébel et-Tih : tel est, dans son aspect le plus général, le caractère de la presqu'île du Sinai. Dans le détail plus particulier où nous allons entrer sur la conformation intérieure et le relief de cette région, nous suivrons surtout les excellentes notions qu'en a données M. Stanley, ainsi que les relations de M. Lepsius et de M. Edward Robinson.

La chaîne du djébel et-Tih, qui n'est à bien dire que l'escarpement méridional du large plateau compris entre le wadi el-Arabah, et l'isthme de Suez, forme, nous l'avons dit, la limite naturelle de la presqu'île du côté du N. Au pied de cette chaîne, ou de cet escarpement, s'étend cette zone de sables que nous venons de mentionner, et que les Arabes nomment *Debbet er-Ramléh*. D'après une observation barométrique de M. Russegger, elle est élevée de 500 mètr. environ au-dessus du niveau de la mer. C'est à peu près le seul terrain véritablement sablonneux que renferme la presqu'île, le seul aussi de cette nature que retrouve le voyageur venant d'Égypte, depuis qu'il a quitté la rive gauche du Nil.

Le *Debbet er-Ramléh* sépare le djébel et-Tih du groupe des montagnes sinaïtiques, groupe que dans son ensemble les Arabes appellent le *Tôr*, appellation primitive qui signifie seulement la Montagne. Le massif le plus élevé du groupe, celui qui renferme le Sinai et l'Horeb de Moïse, est non pas au centre, mais vers le côté septentrional; c'est de là que descendent à l'E. et à l'O. les wadis ou rivières temporaires qui sillonnent la presqu'île et vont aboutir à ses deux côtés. La zone littorale, particulièrement à l'O., sur le golfe de Suez, où elle a le plus de largeur, est frappée d'une

stérilité absolue, et redoutée de tout être vivant. « Les indigènes, dit M. Lepsius, la traversent à la hâte pour gagner ses vallées intérieures, qui renferment souvent quelques maigres pâturages, des dattes et le fruit du *nébek*, puis çà et là de rares filets d'eau, et au moins l'ombre des rochers. Les animaux de toute espèce y sont rares, à l'exception des poules du désert, ces *caillies* de la Bible, qui, en prenant leur volée à la vue du voyageur, troublent seules le silence de ces solitudes. »

Des zones inférieures, on pénètre dans le triangle montagneux dont elles forment les trois côtés. On y arrive, en général, par des passes rudes et malaisées. La montée, d'abord graduelle, aboutit ordinairement à des pentes d'une roideur excessive, de véritables escaliers, moins les degrés, que M. Stanley compare aux *puertas* du plateau de l'Andalousie. Ces défilés escarpés et singulièrement pénibles sont désignés par les termes arabes de *nakb* et d'*akabah*.

Le massif se compose de deux formations principales, le calcaire et le granit. De ces deux formations, la première constitue le noyau même et la partie de beaucoup la plus considérable du massif; la seconde est la bordure extérieure, au N. et à l'E. L'une et l'autre, ici comme dans la chaîne des montagnes de l'Idumée, se montrent sous une couleur rouge-foncé que l'on a cru ne pas être sans rapport avec l'origine du nom d'Édom, et qui donne aux paysages de l'Arabie Pétrée une chaleur de tons, une richesse de nuances, inconnues aux montagnes ternes et grises des climats du nord. La partie granitique, noyau de tout le massif, se partage en deux groupes, peut-être trois, chaque groupe avec son pic central. C'est d'abord le groupe N.-O., dont la montagne la plus remarquable, et même, à certains égards, la plus remarquable

de toute la presqu'île, est le *mont Serbâl* (2059 mètr.); c'est, en second lieu, le groupe de l'E. et du centre, dont le point culminant est la montagne *Sainte-Catherine* (2723 mètr.); c'est enfin le groupe S.-E. dont le pic principal est *Oum-Chômèr* (2832 mètr.) le point le plus élevé de tout le système. La montagne *Sainte-Catherine* a été gravie par beaucoup de voyageurs, ainsi que la plupart des sommets adjacents, le *mont Serbâl* par un très-petit nombre, et l'*Oum-Chômèr* par un seul jusqu'à présent, *Burckhardt*, qui même n'a pas atteint tout à fait le sommet.

Un des traits communs à tout cet ensemble, après la particularité des nuances pourprées que nous avons signalées déjà et qui frappe à première vue, c'est la complication infinie des pics dentelés et des pentes accidentées qui les supportent et les relient. C'est cette complication qui, à mesure qu'on approche, ne permet plus que très-difficilement de rien saisir d'une manière nette et distincte. C'est à cela sans doute qu'il faut imputer les nombreuses méprises des voyageurs sur les points particuliers d'où l'on peut le mieux apercevoir les différents pics. Cet aspect général a été heureusement rendu par M. Frédéric Henniker, bien qu'avec un peu d'exagération peut-être dans l'expression, lorsqu'il a dit que du djébel-Mouça (d'où l'on embrasse l'ensemble mieux que d'aucun autre point) il semble que l'Arabie Pétrée soit un océan de laves qui auraient été saisies et pétrifiées tout à coup au moment où elles se précipitaient en vagues bouillonnantes hautes comme des montagnes. Le même voyageur s'est exprimé d'une manière également frappante, et plus juste encore, quand il a dit de ces montagnes que ce sont les Alpes nues. Ce sont les Alpes de l'Arabie, en effet, mais les Alpes transportées dans le désert et en harmonie avec lui. Le Sinai, com-

me les autres montagnes de l'Arabie, manque de verdure parce qu'il manque d'eau, parce qu'on n'y trouve pas un seul courant, pas une seule rivière permanente.

Une autre particularité caractéristique du Sinai, c'est le calme profond, le silence de mort qui enveloppent ses vallées, et, par suite, la portée prodigieuse qu'y acquiert la voix humaine. C'est probablement à la même cause qu'il faut attribuer ce que l'on rapporte des bruits mystérieux qui de temps à autre se font entendre dans le djébel-Mouça et en d'autres parties de la montagne, bruits qui sont devenus l'origine de plus d'une légende.

L'absence complète d'eaux courantes dans la presqu'île du Sinai nous amène à parler de ses wadis ou vallées sèches, qui sont une des parties essentielles de sa configuration.

Une appréciation instinctive, mais juste, du principe même de cette configuration, a fait que les Bédouins désignent en général les montagnes non par une dénomination propre, mais par le nom des wadis qui les entourent. Il nous faut conserver le mot arabe, parce que nos langues européennes n'ont pas de terme qui lui réponde exactement. La signification, d'ailleurs, en est maintenant généralement comprise par nos rapports avec les Arabes de l'Algérie. On sait qu'un *wadi* est un ravin, une dépression, une vallée plus ou moins creuse, plus ou moins large, que les eaux envahissent au temps des pluies et changent en torrents pendant quelques semaines, quelquefois pendant plusieurs mois, mais qui restent à sec pendant la plus grande partie de l'année. L'aspect ordinaire des wadis est une nudité absolue; dans quelques-uns seulement, l'inondation passagère qui les a remplis y laisse un principe d'humidité qui développe une faible végétation. Ce n'en est pas moins à ces rivières

sans eau que le désert doit ses limites, sa forme et ses moyens de communication, comme en Europe les rivières et les fleuves séparent les chaînes de hauteurs, déterminent l'aspect des bassins, et servent de limite aux États en même temps que de lien entre les nations. Et de même que dans nos contrées, au milieu d'un réseau de petites rivières, un courant principal, qui les absorbe toutes forme une grande ligne de communication pour toute une contrée, dans le désert une infinité de wadis inférieurs se rattachent à un wadi principal. Le wadi el-'Arich, le wadi Djeib, le wadi Djérafèh, ces grandes artères du plateau de Tih, présentent ce caractère dominant; on le retrouve également dans quelques-unes des vallées sèches de la presqu'île du Sinaï. Oum-Chômèr, Sainte-Catherine et Serbâl, ne sont pas d'une manière plus apparente et plus tranchée les sommets culminants des montagnes sinaïtiques, que le wadi Sayâl n'est la reine des vallées du Sinaï. La vaste courbe par laquelle il embrasse toute la partie orientale de la péninsule est aussi claire en réalité que sur la carte. La remarque est de M. Stanley, mais elle est frappante pour tous.

« Si le caractère général des wadis et des montagnes du Sinaï est l'aridité, il y a néanmoins des exceptions dans les deux cas. Le sol est fréquemment couvert d'une mince apparence, on pourrait dire d'une couche transparente de végétation. On rencontre çà et là des coins de verdure qui échappent aisément à la vue, mais que par cette raison même on remarque davantage quand on les a découverts. Chaque groupe d'arbres laisse dans la mémoire un souvenir aussi distinct que les villes et les monuments du monde civilisé. Aussi les vallées reçoivent-elles ordinairement leurs noms de la légère végétation qui

les distingue l'une de l'autre; et il en est de même pour les montagnes quand leur nom ne dérive pas directement de celui des vallées. Le plus haut pic de tout le massif n'est connu que par l'appellation triviale d'Oum-Chômèr, la Mère du fenouil, sans doute d'après cette plante que Burckhardt représente comme caractéristique de la péninsule. Le Râs-Safsâfèh, dans lequel M. Robinson voit le Sinaï de Moïse, est la Tête du saule, d'après un groupe de deux ou trois saules qui a pris pied dans un enfoncement de la montagne. Il est possible que le Serbâl soit ainsi nommé d'après le ser (la myrrhe), qui croît le long de ses flancs jusqu'au sommet. Et si l'on en juge par cette analogie, l'origine la plus probable même de l'antique appellation de Sinaï pourrait bien être le sénéh ou acacia que l'on sait y avoir été alors très-abondant. Le wadi Abou-Hamad, le Père des figuiers, doit son nom au vieux figuier que l'on y rencontre. Le wadi-Sidri tire le sien de ses buissons d'épine sauvage; le wadi Sayâl, de l'acacia; le wadi-Tayibèh, de sa bonne eau et de sa belle végétation. »

M. Stanley, à qui nous empruntons ce qui précède, ajoute que les parties du pays où la végétation se développe de la manière la plus marquée ne sont peut-être pas encore tant le lit des torrents d'hiver que le petit nombre de sources vives et pérenniales, qui, précisément à cause de leur rareté, prennent une importance dont nous nous faisons difficilement l'idée dans nos climats humides. Ces sources fournissent parfois aux wadis des filets d'eau courante, qui, bien que trop minces pour mériter même le nom de ruisseaux, n'en deviennent pas moins immédiatement le noyau de ce que le désert produit de végétation. Souvent on en peut suivre le cours, non par l'eau coulant à la surface, mais par une ligne de mousse, par une bordure

de roseaux, plus loin par un palmier solitaire ou un groupe d'acacias, qui tout d'abord indiquent qu'il y a là, quoique invisible, un principe de vie. Partout où l'on trouve de ces sources, on peut être certain que dans tous les temps le lieu a été une station pour les tribus errantes du désert; et on les rencontre à des intervalles assez rapprochés pour qu'en partant de Suez il y en ait une au moins par chaque journée de marche. Dans deux des wadis qui aboutissent au golfe de Suez, le wadi-Gharandel et le wadi Wouçeit, dont le wadi-Tayibèh est la prolongation, cette végétation accidentelle a une véritable luxuriance. Elle en a plus encore dans les différents wadis qui descendent du Sinaï au golfe d'Akabah, dans le wadi el-Aïn, le wadi Sanghi, le wadi-Kid, et d'autres; sur tous ces points, le rapprochement dans un même cadre d'une végétation active et d'un entourage de montagnes arides, découpées en formes fantastiques, produit une combinaison d'un effet extraordinaire, et qui a sa beauté. Dans trois lieux du désert, néanmoins, et dans trois seulement autant qu'on sache, cette végétation est portée à un plus haut développement encore par la disposition topographique du pays. L'agroupement de sources le plus remarquable est, sans comparaison, celui qui fait du djébel-Mouça et des vallées environnantes le point de réunion principal des Bédouins de cette région durant les chaleurs de l'été. Quatre sources abondantes qui existent au-dessus du couvent de Sainte-Catherine doivent en avoir fait dans tous les temps un des points les plus fréquentés du désert. Deux autres endroits sont encore à cet égard d'une grande importance: les palmiers d'el-Wadi, près de Tôr, sur le golfe de Suez, et le wadi-Féirân, au N. du mont Serbâl. Les eaux qui descendent des vallées environ-

nantes convergent et se réunissent vers ces deux points, et cette concentration d'humidité y a créé une végétation exceptionnelle. Ce sont véritablement les oasis de la presqu'île.

Telles sont, dans leurs traits les plus généraux, la conformation et la nature de la presqu'île Sinaïtique. Il convient de dire aussi quelques mots des tribus qui l'habitent. M. Robinson, qui a réuni à ce sujet les informations les plus étendues, rapporte la population sinaïtique à cinq tribus principales, dont il ne croit pas que le chiffre total dépasse 4 000 âmes, selon l'estimation qu'en avait déjà donnée Burckhardt. Ces cinq tribus sont les suivantes:

Les *Sawâlihah*, la plus nombreuse et la plus importante. Ils se partagent en *Awlad-Sâid*, *Dhouheiri*, *Saidyèh*, *Awârimèh*, *Karrâchi* et *Rahamî*. Le plus grand nombre des *Sawâlihah* campe à l'O. et au N.-O. du couvent;

Les *Aleikat*, vers la côte O., entre le wadi-Nasb et le wadi-Gharandel;

Les *Méséini*, sur le golfe d'el-Akabah;

Les *Awlad-Souleimân*, seulement quelques familles, aux environs de Tôr;

Les *Béni-Wâsel*, également peu nombreux, sur la côte orientale, vers la pointe S. de la péninsule.

Il faut ajouter à cette nomenclature les *Djébélyèh* (les montagnards), comme on nomme les vassaux du couvent. Rien ne les distingue des autres Arabes, bien qu'ils forment une classe à part en dehors des cinq tribus. Les Bédouins les qualifient de *fellâh* et d'esclaves. Ce sont eux qui cultivent les jardins que possède le couvent, et qui dans le couvent même remplissent les fonctions serviles; ce sont eux aussi que le supérieur donne pour guides aux étrangers qui désirent visiter les lieux environnants.

## II. Aperçu historique.

Moïse a donné au Sinaï une grande place dans les souvenirs de l'humanité. Le passage du peuple hébreu à travers la péninsule, dans sa marche vers la Terre Promise, nous fait remonter à un peu plus de 1300 ans avant l'ère chrétienne, selon les données chronologiques les mieux établies.

Alors, comme aujourd'hui, ces arides solitudes étaient le domaine de quelques tribus pastorales de sang arabe, et depuis bien des siècles déjà ces tribus étaient en rapport avec l'Égypte. Des stèles et des inscriptions égyptiennes, découvertes par Niebuhr, mais qui n'ont été lues et expliquées que de nos jours, constatent que depuis les temps de la troisième dynastie, jusqu'à la fin de la dix-neuvième, c'est-à-dire à partir de 3700 ans (un peu plus ou moins) avant notre ère jusque vers 1290 (précisément au temps où les Hébreux venaient de franchir le Jourdain après la mort de Moïse), les Pharaons étendirent leur domination, au moins par intervalles, sur les vallées du N.-O. de la presqu'île, et qu'ils y firent exploiter des mines de cuivre (V. p. 894, R. 159.) Les grandes montagnes de l'intérieur, dont les pics inaccessibles et les effrayants précipices durent frapper de tout temps l'imagination des enfants du désert, étaient d'ailleurs regardés comme des lieux saints même avant Moïse, comme on le voit dans un passage de l'Exode (iii, 5).

Quoique le nom de Moïse, toujours vivant dans les traditions légendaires des Arabes, soit resté attaché à une foule de localités de la presqu'île Sinaïtique, c'est une chose remarquable qu'à une seule exception près (encore est-elle contestée) les noms mentionnés dans le récit biblique de la marche des Hébreux, depuis le passage de la mer Rouge jusqu'aux montagnes d'Édom, ont tous disparu de la tradition locale. Les

appellations mêmes de Sinaï et d'Horeb ne sont plus connues des Arabes, et l'application qu'en fait la tradition chrétienne est encore assez douteuse. Cette incertitude, néanmoins, ne s'attache qu'au détail, non au fond même de la tradition. Les lieux où Moïse avait reçu la Loi furent sacrés pour les premiers chrétiens de l'Égypte et de la Syrie, comme ils l'avaient toujours été pour les Juifs. Dès les premiers siècles de l'Église, ils devinrent, comme les déserts de la Thébaïde sur l'autre rive de la mer Rouge, l'asile d'une multitude d'anachorètes. Une lettre de l'empereur Marcien, au milieu du v<sup>e</sup> siècle, parle des moines du mont Sinaï, « où sont situés des monastères aimés de Dieu et dignes de tout honneur. » Il se forma même, dans le large et beau wadi de Pharan (le wadi Feïrân actuel), qui conduit de la plage occidentale au groupe central des grandes montagnes, une ville qui prit le nom de la vallée, et dont les restes existent encore. Le couvent de Pharan est mentionné comme siège épiscopal dès le commencement du v<sup>e</sup> siècle. Et non-seulement ces parties de la presqu'île reçurent alors une nombreuse population chrétienne; mais la multitude des pèlerins qui de bonne heure y afflua chaque année contribua puissamment à donner à ces vallées solitaires une vie que jusqu'alors elles n'avaient pas connue. Les pèlerinages du mont Sinaï se sont perpétués à travers tout le moyen âge, et, maintenant encore, on peut dire que, jusqu'à un certain point, ils n'ont pas discontinué. C'est à ces pèlerinages des premiers siècles que se rattachent les inscriptions en nombre immense qui, dans certaines vallées, couvrent littéralement le flanc des rochers, et que l'on a désignées sous le nom d'*inscriptions sinaïtiques*. Ces inscriptions ne sont que de courtes formules, souvent même de simples noms. Elles sont écrites dans un al-

phabet inconnu; mais un savant Allemand, M. Beer, a pu avancer assez dans leur déchiffrement pour qu'on ne puisse plus douter de leur origine chrétienne. Elles se trouvent sinon exclusivement, du moins pour la plus grande partie, sur toutes les routes qui conduisent de l'O. vers les grandes montagnes de l'intérieur, en descendant au S. jusqu'à Tôr. Elles s'étendent jusqu'à la base même du Sinaï dans le wadi-Ledja, au-dessus du couvent d'Arbaïn, mais on n'en trouve ni sur le Djébel-Mouça, ni au sommet du Safsafèh, ni sur la montagne Sainte-Catherine, ni dans la vallée du Couvent. Elles ne sont nulle part aussi nombreuses que dans le wadi-Mokatteb, « la vallée écrite, » qui précède à l'O. le wadi-Feïrân, et dans tout le mont Serbâl; on en trouve jusque dans les parties les plus élevées de cette remarquable montagne, qui dominait au S. la ville de Pharan. Cette distribution des inscriptions sinaïtiques indique clairement quels étaient les lieux visités par les pèlerins; il est évident que le Serbâl était leur but principal. A l'époque du voyage de M. Robinson (1838), on ne connaissait pas d'inscription à l'orient du Sinaï; mais depuis, M. Stanley en a rencontré de nombreuses sur le plateau appelé *Hérîmet-Hadjadj*, entre le wadi-Sayâl et le wadi el-Aïn. M. Wilkinson en a vu aussi au djébel-Abou-Derradj, entre le Nil et le golfe Arabique: d'autres ont été trouvées, mais en petit nombre, aux environs de Pétra.

Cependant les religieux du Sinaï avaient souvent à souffrir des attaques des Bédouins; pour les garantir de leurs déprédations, l'empereur Justinien, dans l'année 527, fit construire le grand couvent actuel de Sainte-Catherine, entouré de hautes murailles semblables à celles d'une forteresse. Sur cet emplacement existait déjà une tour qu'avait fait élever l'impératrice Hélène, mère de Cons-

tantin, et qui fut conservée: on la montre encore aujourd'hui. Cette vaste et riche fondation de Justinien, avec l'église qui en fait l'ornement intérieur, amena l'abandon plus ou moins prompt des autres monastères qui s'étaient élevés dans les vallées adjacentes; ils disparurent successivement, et l'on n'en trouve plus actuellement aucun vestige.

## ROUTE 158.

## LES LIEUX SAINTS.

1<sup>o</sup> Couvent de Sainte-Catherine.

Le voyageur aura dû se munir, au Caire ou à Jérusalem, d'une lettre d'introduction pour le supérieur du Sinaï. Pour se mieux assurer contre toute intrusion hostile, les moines ont fait murer depuis longtemps la grande porte du couvent. Les étrangers n'y ont plus maintenant accès que par une ouverture élevée d'une dizaine de mètres au-dessus du sol, et où l'on est hissé au moyen d'une corde et de poulies. La réception est d'ailleurs des plus hospitalières, d'autant plus hospitalière que les visites des Européens sont une branche assez importante des revenus du couvent. Tout est gratuit, sans doute, mais gratuit à l'orientale, c'est-à-dire qu'un présent convenable doit toujours répondre à l'hospitalité qu'on a reçue. (V. p. 606.)

Le couvent est situé dans une vallée étroite comprise entre les monts Safsafèh et djébel-Mouça à l'O., et le djébel ed-Deïr à l'E. L'édifice repose sur la pente même de la montagne, et on y voit flotter la double bannière de l'Agneau et de la Croix. L'ensemble des bâtiments forme un carré irrégulier de 245 pieds de long sur 204 de large, le tout enclos d'une haute muraille en blocs de granit, fortifiée de petites tours sur plusieurs points. Une portion de la muraille fut rebâtie par ordre du général Kléber lors de l'expédition française en Égypte, et les moines en gardent un bon souvenir qui se reporte sur la nation française tout entière.

L'espace renfermé dans l'intérieur des murs est partagé par diverses constructions en un grand nombre de petites cours, véritable labyrinthe de passages étroits et tortueux qui montent et descendent dans toutes les directions. Quelques-unes de ces cours sont ornées d'un cyprès ou de quelque autre arbre, avec des fleurs et divers arbustes; beaucoup de murs sont en outre couverts de vignes grimpanes. Rien n'est régulier, mais tout est propre; tout aussi porte le cachet d'une grande antiquité. Les chambres où sont reçus les hôtes sont petites, mais assez propres. Le plancher est couvert de tapis qui portent les marques du temps; un divan qui règne sur trois côtés de la pièce principale sert de siège pendant le jour et de lit la nuit. Dans la cour, près de la chambre des étrangers, il y a un grand puits; mais l'eau que l'on boit est puisée à la fontaine de Moïse, près de l'église. L'eau de cette source est pure et bonne.

Le jardin prolonge le couvent du côté du N. et descend à quelque distance vers la vallée; il est, comme les bâtiments, enclôs de hautes murailles. Le jardin, comme le couvent, occupe la pente de la montagne, et a été disposé en terrasses plantées d'arbres à fruits, en très-grand nombre et de toute espèce. On voit là de magnifiques amandiers, des abricotiers, des pommiers, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des cognassiers, des mûriers, des oliviers, des vignes, et toutes sortes d'arbustes, le tout donnant des fruits excellents. Sous ce beau climat, la végétation n'a besoin, pour prendre de magnifiques proportions, que de ne pas manquer d'eau. On voit néanmoins peu de légumes.

La grande église, orgueil du couvent, est une construction massive et solide; depuis le temps de Justinien, elle a reçu beaucoup d'additions. Au-dessus du

maître-autel est un grand tableau de la Transfiguration exécuté en mosaïque, et qui passe pour être de la même date que l'église; on y voit aussi les portraits de Justinien et de l'impératrice Théodora, sa femme. Les portraits de saints sont en grand nombre; des lampes d'argent sont suspendues partout, particulièrement autour de l'autel. Le parvis est formé de compartiments de marbres de diverses couleurs, et d'un bon effet; c'est un ouvrage relativement moderne. Derrière l'autel on montre une chapelle qui occupe, assurent les moines, l'emplacement même du *Buisson ardent* où Dieu se manifesta à Moïse: ce lieu est regardé comme le plus saint de toute la péninsule. Tous ceux qui en approchent doivent, à l'exemple de Moïse, ôter leur chaussure. La place est couverte en argent, et toute la chapelle décorée de riches tapis. Tout près de là, les moines montrent le puits où Moïse puisait de l'eau pour abreuver les troupeaux de Jéthro. Les religieux gardent aussi avec une grande vénération les reliques de sainte Catherine leur patronne.

Outre la grande église, il y a, en diverses parties du couvent, vingt-quatre chapelles, dont quelques-unes appartenaient anciennement aux Latins, d'autres aux Syriens, aux Arméniens et aux Coptes. Toutes sont actuellement dans les mains des Grecs. Elles ne contiennent du reste rien de remarquable.

Il y a aussi, à proximité de l'église, une ancienne mosquée mahométane, assez grande pour contenir 200 personnes; c'est un curieux témoignage de la tolérance ou de la politique des anciens moines. Aujourd'hui très-peu de pèlerins musulmans visitent le couvent.

Les différentes parties de l'édifice communiquent entre elles par une multitude de corridors obscurs et sinueux; les cellules des moines sont disséminées dans

ces corridors. Elles sont petites et très-simples; l'ameublement, si on peut le nommer ainsi, est réduit au plus strict nécessaire. Une natte étendue sur un côté du plancher un peu élevé, en guise de divan, une couverture, peut-être une chaise; c'est tout. Pas de table. On voit çà et là des espèces d'ateliers en plein air, avec des outils grossiers plus vieux que ceux qui s'en servent.

La bibliothèque est dans une autre partie des bâtiments. C'est une pièce garnie d'armoires, qui ne s'ouvrent pas souvent. Les livres imprimés sont en grec pour la plupart, et de très-vieille date: un bibliophile trouverait là bon nombre d'*incunabula*, mais très-peu de livres modernes. Le tout peut s'élever à 1500 volumes. Les manuscrits arabes sont au nombre d'environ 700; Burckhardt, qui les examina, n'y trouva rien de grande valeur.

Une des parties les plus singulières de cette retraite cénobitique, c'est leur *chambre des morts*. Cet usage tient à la fois de l'ancienne Egypte et des îles sauvages de l'Océanie. L'endroit est au milieu du jardin. Nous laissons parler M. Robinson: « C'est un pavillon à demi souterrain, composé de deux pièces, ou plutôt de deux cryptes; l'une contient les ossements des prêtres, l'autre celle des frères lais. Le corps des morts est d'abord déposé pendant deux ou trois ans sur une grille en fer, dans un autre caveau; puis le squelette est désarticulé et transporté dans l'une des deux premières cryptes. Les ossements y sont entassés en piles régulières, les tibias, les bras, les côtes, les crânes, etc., chacun dans une pile distincte. Les squelettes des archevêques sont les seuls que l'on garde à part et entiers, recouverts de leurs vêtements pontificaux, dans des espèces de coffres de momies. »

L'archevêque du Sinai est élu par les moines réunis en conclave.

Sa résidence nominale est le couvent, mais sa résidence effective est presque toujours le Caire. C'est un des quatre archevêques indépendants de l'Eglise grecque. Les trois autres sont ceux de Chypre, de Moscou et d'Okhrida. Son autorité, dans le couvent, est représentée par le supérieur.

Les revenus de la communauté proviennent principalement des fermes (*metokhia*) que le couvent possède en différents lieux, dans les îles de Chypre et de Crète, et ailleurs. Les approvisionnements du couvent arrivent par le Caire et par le fort de Tôr. Le nombre actuel des moines est réduit à une vingtaine, tous grecs.

Terminons par une indication purement géographique. Le couvent, d'après les observations du docteur Rüppell (1826) est par 28° 32' 55" de lat. N., et 31° 37' 54" de long. E. du méridien de Paris. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 4 725 pieds (1535 mètr.), d'après les observations barométriques de Schubert, et de 5115 d'après celles de Russegger (1661 mètr.). On voit par cette divergence combien les observations d'altitude, même les plus attentives, comportent encore d'incertitude quand elles ne sont pas faites dans des conditions rigoureusement favorables.

## 2° Les Montagnes Saintes<sup>1</sup>.

Les moines du couvent ont le monopole de fournir des guides aux voyageurs, suivant un tarif *ad hoc* (7 piastres par guide). Robinson a consacré deux jours, à ces ascensions. Le premier jour on gravit le djebel-Mouça et l'Horeb, et l'on couche

<sup>1</sup> Le nom de Sinai est ordinairement employé pour désigner l'ensemble du massif, et celui d'Horeb pour désigner le pic où la loi fut donnée. Robinson (t. Ier, p. 177), pense que le nom d'Horeb devrait être plutôt le nom générique, car il est le seul employé dans l'Exode, quand les Hébreux sont encore loin de la montagne; tandis que le nom de Sinai apparaît à partir de Rephidim et pendant tout le temps qu'ils sont campés au pied de la montagne.

au couvent d'El-Arbain, où il faut envoyer d'avance des provisions et des matelas; le second jour, on monte le Djébel-Katharin.

**Djébel-Mouça** (la montagne de Moïse).— Cette montagne, que les moines regardent comme le *Sinai* des Livres saints, est précisément au S. du couvent. On sort ordinairement du couvent par le jardin, par un petit bâtiment d'où l'on vous descend au dehors au moyen d'une corde. On s'élève alors par un ravin, qui s'ouvre derrière le couvent. Le sentier est garni par places de grosses pierres en forme de degrés. On atteint d'abord (25 m.) une source fraîche, nommée Ma'yan el-Djébel, puis (40 m.) une chapelle grossière de la Vierge. Le sentier incline alors à l'O. et conduit par une pente assez roide à (15 m.) un portail, bientôt suivi d'un autre, qui conduit sur une petite plate-forme d'où l'on voit à la fois le sommet du djébel-Mouça et celui du djébel-Katharin; on trouve là (10 m.) une source avec un cyprès, près de laquelle on fait halte. C'est à ce point que se séparent les sentiers qui mènent au N.-N.-O. sur l'Horeb, à l'O. au couvent d'El-Arbain, et au S. au djébel-Mouça. C'est dans cette dernière direction que l'on trouve la chapelle double consacrée à *Élie* et à *Élisée*. Un trou, près de l'autel d'Élie, est montré comme la caverne où se réfugia ce prophète (1, Rois, xix, 8, 9). Ce point est déjà à 467 mètr. au-dessus du couvent. A partir de cet endroit, la montée devient plus rude, sans être encore difficile. Dans les endroits les plus roides, on a disposé des espèces de degrés au moyen de pierres rapportées. Depuis la chapelle d'Élie, la montée demande moins de 1 h. jusqu'au sommet. C'est un petit plateau de 25 à 30 mètr. de diamètre. A une des extrémités sont les ruines d'une ancienne chapelle, et du côté opposé celles d'une petite

mosquée. On voit tracées sur les rochers nombre d'inscriptions en arabe, en grec et en arménien; c'est l'Album des pèlerins. Il n'y a pas trace, nous l'avons déjà dit, non plus que dans les localités immédiatement circonvoisines, d'inscriptions sinaïtiques. Là n'était pas le *Sinai* des pèlerins des premiers siècles. Il ne conviendrait pas d'entrer ici dans les discussions topographiques auxquelles ce point de géographie biblique a donné lieu; c'est dans les ouvrages mêmes d'Alexandre de Laborde, de Robinson, de Lepsius, de Stanley, de Kinnear et d'autres, qu'il faut lire ces controverses purement critiques (V. p. 893 les objections principales adressées à l'opinion qui identifie le Serbâl avec le *Sinai* de Moïse).

Quoique le sommet du djébel-Mouça soit élevé de 2285 mètr. au-dessus du niveau de la mer<sup>1</sup> (plus de 650 mètres au-dessus du couvent), d'après les observations du docteur Rüppell, comparées à des observations correspondantes que l'on relevait à Tôr, la vue que l'on embrasse de ce point est plus bornée et beaucoup moins imposante que de plusieurs autres sommets du groupe, particulièrement du djébel-Katharin, ou pic Sainte-Catherine qui se dresse à peu de distance vers l'O.-S.-O. et qu'il faut se garder de confondre avec la montagne à laquelle s'adosse le couvent. Le djébel-Katharin et le djébel-Tiniah arrêtent le regard à l'O. On ne voit ni le golfe de Suez, ni le Serbâl, ni l'Oum-Chômèr au S.-O., mais la vue s'étend assez loin au S.-E. sur le golfe d'Akabah jusqu'à l'île de Tirân. Au N. on voit à peine un dixième de la plaine d'er-Rahah et du wadi ech-Cheikh.

Une autre sommité qui appartient au massif même du djébel-

<sup>1</sup> Les observations de M. Russegger lui ont indiqué seulement 1985 mètr. Nous notons ces différences en vue surtout d'éveiller l'attention des futurs observateurs.

Mouça et qui s'étend au N.-N.-O. un peu au delà du couvent, est désignée par les religieux sous le nom d'*Horeb*, (en arabe *djébel es-Safsâfêh*). Pour s'y rendre, on redescend d'abord (1 h.) à la chapelle d'Élie, et à la fontaine du cyprès, puis on se dirige au N.-N.-O. par un sentier raboteux, qui conduit (15 m.) à la chapelle de *Saint-Jean-Baptiste*, près de laquelle on remarque une citerne et quelques ermitages abandonnés, puis à (30 m.) un bassin circulaire avec une chapelle dédiée à la *Vierge de la ceinture*, et que le pic du Safsâfêh domine de près de 200 mètr.

L'ascension complète de celui-ci est assez difficile. Il faut faire un long circuit vers le N., mais on y découvre parfaitement la plaine d'er-Râhah et le wadi ech-Cheikh. Selon Robinson (*Bib. Res.*, t I<sup>er</sup>, p. 158), cette montagne est celle qui répond le mieux au *Sinai* de l'Exode (xix, 9-25). On peut du Safsâfêh descendre directement sur la plaine d'er-Rahah: « il n'y a pas l'apparence du danger, il n'y a que de la fatigue, » dit une femme, madame de Gasparin (t. III, p. 79).

Au revers O. du djébel-Mouça et du mont Horeb, au milieu d'une vallée qu'on nomme le wadi el-Ledja, on voit l'ancien *Deir el-Arbain* ou le couvent des Quarante (Martyrs). On s'y rend en 1 h. 30 par un sentier qui descend de la chapelle Saint-Élie dans la direction du S.-O. En redescendant du Safsâfêh, on peut prendre à droite un sentier qui passe près de la chapelle Saint-Pantaleimon, et rejoint le précédent un peu plus bas. Le docteur Rüppell a trouvé pour ce point 1743 mètr. au-dessus de la mer, 150 mètr. environ de plus que l'altitude du grand couvent.

Le couvent d'El-Arbain est depuis longtemps abandonné, mais on peut y trouver un gîte pour la nuit. Il y a encore un jardin cultivé par les Djébeliyèh.

**Djébel-Katharin**, pas plus que

l'Oum-Chômèr, n'a d'intérêt historique ou biblique; mais on y découvre un magnifique panorama. Il faut partir de grand matin d'El-Arbain pour éviter la grande chaleur pendant la matinée, et parce qu'à ce moment l'atmosphère est plus limpide et plus transparente.

En quittant le jardin d'El-Arbain, on remonte vers le S.-S.-O. un ravin appelé Chakk-Mouça (la fente de Moïse). Deux rochers portent encore des inscriptions sinaïtiques; ce sont les dernières que l'on rencontre dans cette direction. On s'élève entre des rochers rudes et raboteux qui ne présentent aucune trace de sentier ni de travail humain, jusqu'à (1 h. 15) *Ma'yan ech-chomèr* (la fontaine du fenouil), source limpide et fraîche, qui forme un joli bassin sur la pente du précipice à main gauche, et donne la vie à quelques bouquets d'aubépine: au-dessus commence le passage escarpé appelé proprement Chakk-Mouça, qui conduit (1 h.) à la crête de la montagne principale, d'où le regard commence à plonger dans les vallées de l'O., le wadi-Zoweitin et le wadi-Karaf, qui vont au N. former le wadi-Talâh. On remonte dans la direction du S.-S.-O. la crête du djébel-Katharin, dont les pentes sont couvertes de verdure et de buissons, jusqu'au pied du dernier pic, dont, à travers de gros blocs de granit amoncelés, on atteint (45 m.) le double sommet; le mamelon E. porte une chapelle, celui de l'O. est un peu plus élevé. On est à 900 mètr. au-dessus du couvent d'El-Arbain, à 2619 mètr. au-dessus du niveau de la mer suivant le docteur Rüppell, ou 2653 mètr. selon M. Russegger.

On voit de là le djébel-Mouça au N.-E., avec l'apparence d'un pic inférieur (300 mètr. plus bas). Au S.-E. on aperçoit une large échappée du golfe d'Akabah vers lequel se dirige le wadi-Nasb comme une route ouverte entre